

**Offert :**  
retrouvez à la fin  
de cette revue,  
un dessin original  
de Sacha Goerg

## Pointu et ouvert...

En créant **64\_page**, *revue de récits graphiques*, nous souhaitons réaliser à la fois une publication pointue et ouverte. Ouverte, parce que nous accueillons la diversité des genres et des styles. Pointue, parce que nous mettons le récit au cœur du projet. Que ce soit de la littérature jeunesse, des romans dessinés ou des *strips* de trois cases, nous estimons que l'essentiel est le récit. Bien sûr, il y a le trait, l'écriture, et le monde graphique propre à chaque auteur, mais à quoi sert une *belle écriture* si c'est pour ne rien dire ?

**64\_page** a choisi le support papier. Est-ce déjà un choix rétrograde ? Pas à notre avis, car à l'heure des sites, des blogs, des pages *Facebook* et autre *tumblr*, nous pensons que le papier a encore un rôle à jouer. Il faut être naïf pour croire encore que le virtuel élimine le livre. En effet, jusqu'aujourd'hui, aucun nouveau support n'a éradiqué ses prédécesseurs. Au contraire, ils s'installent à côté. Ce ne sont pas les lecteurs de romans qui lisent sur des tablettes mais un nouveau public qui ne lisait pas, ou peu, auparavant. A ce jour, aucun support informatique n'est adapté à la lecture de bande dessinée telle que nous la connaissons, et le médium étant le message,

d'autres modes de lectures, différents, spécifiques, s'inventent peu à peu. **64\_page** sera prête. Car notre site, en construction, et déjà accessible ([www.64page.com](http://www.64page.com)) s'adapte aux avancées technologiques. C'est le second volet de **64\_page**, qui est appelé à se développer avec le temps.

Il est important pour des jeunes créateurs d'être publiés, de voir leur travail voisiner avec celui d'auteurs reconnus et appréciés. Être publié, c'est aussi apprendre une facette du métier d'auteur. **64\_page** est ouverte à toutes les formes de création. Il n'est pas question ici de dogmes, de pensées cadenasées, de théories sentencieuses, mais de dialogues entre créateurs, entre univers. Notre éditeur souhaite et veut « *mettre la revue au service du talent des jeunes créateurs* ».

Quant à la maquette conçue par notre graphiste, d'aucuns nous disent qu'elle serait aussi séduisante que celle du magazine XXI. Un super compliment ! Terminons avec notre étonnement enthousiaste de recevoir des félicitations et des encouragements venant de Belgique, mais aussi de France, d'Italie ou du... Chili.

**64\_page.**

**64\_page, revue de récits graphiques. Sans faute d'orthographe, elle tient son nom du lieu où elle a été conçue, un bistrot de la rue du Page à Bruxelles.**

## Envie d'être publié(e) dans 64\_page ?



Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.

> [64page.revuebd@gmail.com](mailto:64page.revuebd@gmail.com)

Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

# L'EMPLOYÉ DU MOI



Recherche pour la couverture de « Le Sourire de Rose » © Sacha Goerg - Casterman

## l'art de raconter des histoires

Le récit hors case d'un groupe de passionnés, étudiants à l'ERG (École de Recherches Graphiques), qui éditent leurs premières BD dans un hebdomadaire « LE SPON » pour « spontané ». Ils réaliseront, pendant toute l'année 1999, 47 numéros, photocopiés, pliés, agrafés et tirés à 100 exemplaires vendus 5FrS (=0,80€). Des nombreuses structures qui ont émergé autour des sections bandes dessinées, L'Employé du Moi est certainement la plus créative. En 15 ans, ce groupe d'étudiants, qui souhaitent partager un projet, un atelier et s'autoéditer, est devenu une référence dans la BD et l'édition. L'Employé du Moi fête ses 15 ans et a été récemment honoré d'une exposition au Festival d'Angoulême du 29 janvier au 1<sup>er</sup> février 2015.

Bruxelles, octobre 2014. Rencontre autour d'un café avec Sacha Goerg et Maxime de Radiguès dans l'atelier collectif de L'Employé du Moi situé dans la rue, bien nommée, du Progrès.



En 1999, un groupe d'étudiants en BD lancent le fanzine SPON, pour « Spontané ». Sacha Goerg : « L'équipe fonctionnait bien et nous avons eu envie d'autre chose, L'Employé du Moi était une évidence. Un atelier collectif pour fédérer notre travail, échanger nos expériences et nous autoéditer. Chacun, pour s'en sortir, avait un job et pour ne pas être aspiré par les contingences matérielles, il nous fallait un lieu et un projet, L'Employé du Moi était

*« Raconter des histoires, avoir une narration forte même si le dessin était moins élaboré »*

cette plate-forme idéale ». Max de Radiguès ajoute : « Contrairement à d'autres collectifs aussi issus des mêmes écoles, comme Fremok ou La 5<sup>ème</sup> couche, qui ont une approche plus graphique de la BD, nous voulions



« Un été en apnée » © Maxime de Radiguès - Sarbacane

privilegier le récit. D'abord raconter des histoires, avoir une narration forte même si le dessin était moins élaboré ».

En quittant les ateliers des écoles de BD, il y a certes le besoin de faire bloc, de se rassurer, de continuer à travailler ensemble mais aussi la volonté d'écrire un projet collectif. Deux projets vont ouvrir les « Employés » sur le monde, 40075km comics et Grandpapier.

En 2006, 40075km comics succède à une première expérience de communauté en ligne, le journal de L'Employé du Moi (2001). Des dessinateurs professionnels ou amateurs s'inscrivent dans le projet et mettent en image un récit de voyage ou même de déplacement. Aller du fauteuil au lit peut, aussi devenir une aventure, un récit !

Dès 2007, Grandpapier prend la succession et développe une plateforme en ligne où se croisent auteurs et lecteurs. Grandpapier se veut plus exigeant, ne seront publiés que les récits. Exit donc les carnets de voyage ou de croquis. Exigence qui va donner naissance à la collection « vingt-quatre ». Grandpapier se dote aussi d'un jury de 8 personnes, issus de L'Employé du Moi, mais aussi des libraires et des auteurs étrangers.

*« Les auto-éditeurs mettent leurs expériences au service d'autres auteurs, ils sont devenus éditeurs. »*



© Antoine Cosse - « La Baie des Mutins » - éditions L'Employé du Moi



© Rémi Lucas



#### Grandpapier :

Grandpapier naît en 2007 des expériences « *Le journal de L'Employé du Moi* » (2001-2006) et « *40075km comics* ». Si le journal de L'Employé du Moi ne regroupait qu'une dizaine d'auteurs, Grandpapier est devenu le site de la BD vivante. Avec Grandpapier, les « Employés » expérimentent l'édition de BD en ligne : près de 500 auteurs, plus de 1700 albums et près de 39.000 pages en ligne constituent une communauté accessible à tous, auteurs et lecteurs, sur simple inscription. La finalité de ces récits lisibles gratuitement est multiple. Le site sert à la fois de book pour certains mais aussi d'espace de prépublication pour d'autres, tandis que ces récits finissent sur papier chez L'Employé du Moi ou ailleurs. Ce projet permet à la maison d'édition de faire cohabiter sans ambiguïté différents horizons graphiques et narratifs. Ce lieu est le prétexte à rassembler des expériences individuelles ou collectives, intéressantes, inattendues, ludiques et surtout fédératrices.

Devenue une communauté d'échanges et de partages autour de la BD, qui se décline, aussi, en *Radio Grandpapier* dans une émission mensuelle sur Campus (92.1), la radio libre de l'Université de Bruxelles, et des actions comme les *24heures Bandes Dessinées*.

> [www.grandpapier.org](http://www.grandpapier.org)

#### 40075km comics :

Pendant 16 mois, de mars 2005 à juillet 2006, L'Employé du Moi lance un projet en ligne. 40075km, soit la circonférence de la terre à l'équateur, s'ouvre à tous les auteurs sur la thématique du voyage qui pouvait être qu'un simple déplacement... 300 auteurs et 500 récits viendront animer un site ouvert aux commentaires et à la critique, ce qui génère une effervescence dans le milieu de la BD.

Le petit collectif d'auto-éditeurs est devenu le noyau d'une communauté internationale créative et dynamique.

En 2007, L'Employé du Moi publie « *40075km comics* » une sélection d'une cinquantaine d'auteurs et de près de 600 pages. Témoignages de l'activité débridée du site.

> <http://employe-du-moi.org/40075km-comics>



© Bubi au Yeung

Tourbillonnant dans ma ville comme la neige

#### [www.employe-du-moi.org](http://www.employe-du-moi.org)

**Bert** > <https://employe-du-moi.org/bert>

**Max de Radiguès** > <http://employe-du-moi.org/Max-de-Radigues>

**Claude Desmedt** > <https://employe-du-moi.org/Desmedt>

**Sacha Goerg** > <https://employe-du-moi.org/Sacha-Goerg>

**David Libens** > <https://employe-du-moi.org/Libens>

**Cédric Manche** > <https://employe-du-moi.org/Cedric-Manche>

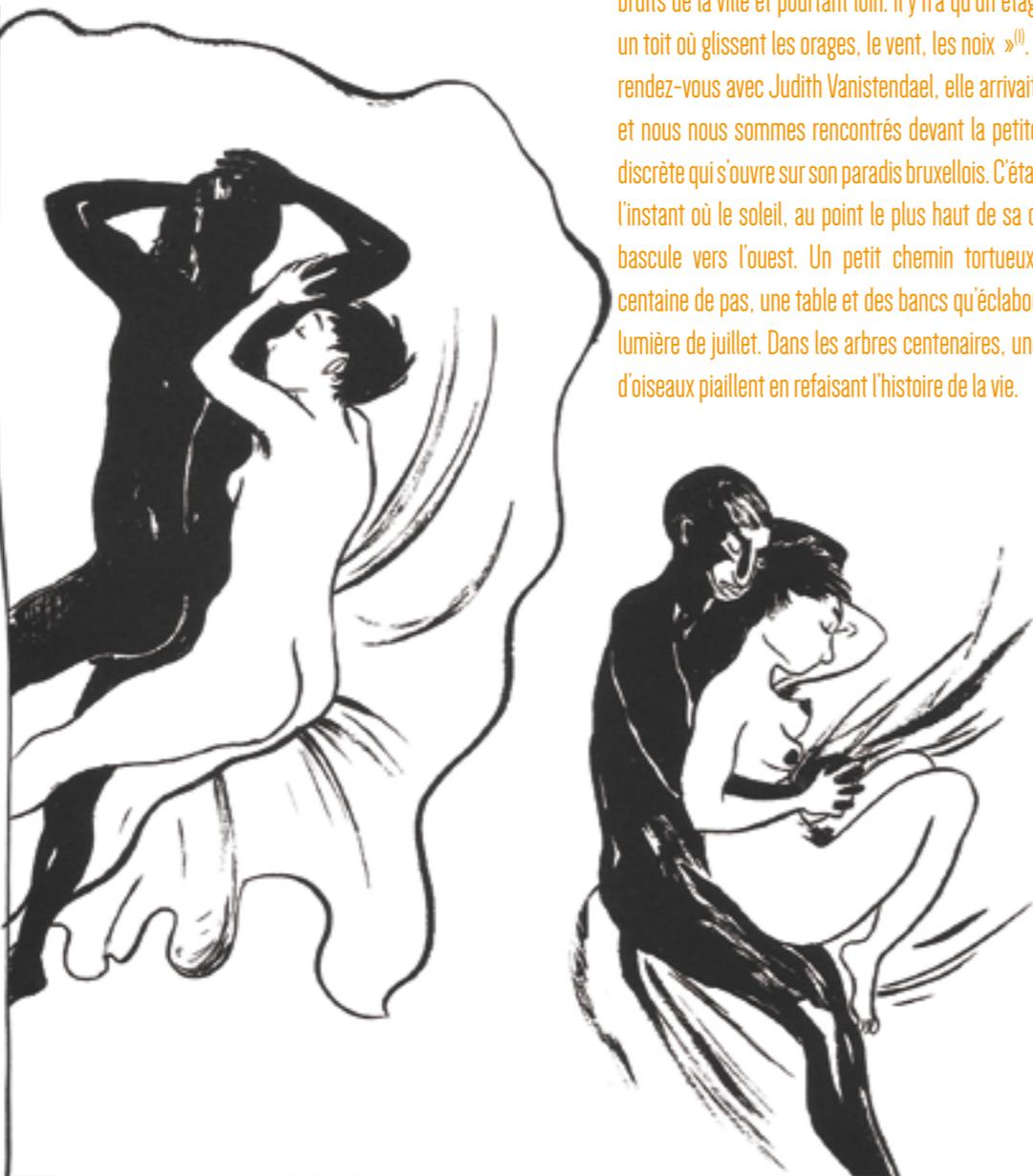
**Stéphane Noël** > <https://www.employe-du-moi.org/Noel>

**Stéphanam** > <https://employe-du-moi.org/Stephanam>



# Judith Vanistendael

« C'est une maison tranquille avec un jardin, près des bruits de la ville et pourtant loin. Il y n'a qu'un étage avec un toit où glissent les orages, le vent, les noix »<sup>(1)</sup>. J'avais rendez-vous avec Judith Vanistendael, elle arrivait à vélo et nous nous sommes rencontrés devant la petite porte discrète qui s'ouvre sur son paradis bruxellois. C'était juste l'instant où le soleil, au point le plus haut de sa course, bascule vers l'ouest. Un petit chemin tortueux d'une centaine de pas, une table et des bancs qu'éclabousse la lumière de juillet. Dans les arbres centenaires, une volée d'oiseaux piaillent en refaisant l'histoire de la vie.



**Judith :** Comme on le dit en flamand, *l'environnement peut faire le bonheur des gens !*

**64\_page :** Tu vis en plein cœur de la ville et on est en pleine nature...

**J. :** C'est un luxe, hein ! Moi, j'ai grandi à Mérode. Je n'aimais pas du tout ce quartier, très chic mais il n'y avait pas de vie dans la rue ! Je recherchais une vie de quartier. J'ai d'abord habité à Schaerbeek du côté de la chaussée de Haecht. J'aimais beaucoup mais nous voulions acheter une maison et nous avons cherché dans l'Ixelles populaire, à Matongé<sup>(2)</sup>. Même là, c'était trop cher ! Puis une connaissance m'a parlé de cette maison qui appartenait à la SLRB<sup>(3)</sup> et qui était invendable. C'était une ruine, juste les murs et plus de toit. Personne n'en voulait parce qu'il y avait des fenêtres que d'un côté et qu'elle était loin de la rue, dans un quartier réputé comme difficile à deux pas du canal à Molenbeek.

Moi, j'ai aimé tout de suite cette ancienne écurie, son grand jardin, son petit hangar pour ranger les vélos, ses arbres centenaires avec des cerises de Schaerbeek et le tohu-bohu des oiseaux, tôt matin. Je suis bien, ici. Cela m'apaise.



*« Quand je pousse la porte, il y a le petit chemin, 50 mètres, et déjà, je me tranquillise. »*

J'ai la chance d'avoir ce lieu qui me permet de me remettre du bruit, de l'intensité de la ville. La ville n'est pas facile et cet endroit m'aide à me retrouver avec moi-même. Pas seulement moi, d'autres personnes aiment venir, ici, au calme du jardin...

**64\_p. :** C'est ici que tu travailles ?

**J. :** Pendant une période, pour pouvoir travailler et avoir du temps pour mes enfants, j'ai tenté de rejoindre un atelier collectif, mais j'y ai renoncé. Je travaille ici en regardant mon jardin...



**64\_p.** : Je me souviens de ta première BD, « La jeune fille et le nègre ». C'était déjà un sujet difficile que tu traitais en noir et blanc et avec humour...

**J.** : Il y a deux tomes. En fait, je n'ai fait que trois bandes dessinées jusqu'ici. « La jeune fille » est une histoire vécue que j'ai aménagée pour la rendre plus intéressante, plus dynamique. C'est l'histoire d'un premier grand amour d'une jeune fille blanche, et d'un noir, un réfugié politique togolais qui vivait au Petit Château<sup>(4)</sup>. C'est leur histoire d'amour impossible. Je l'ai commencée comme travail de fin d'études de la section BD de Sint-Lukas. J'étais dans l'atelier de Nix et de Johan de Moor. Six mois plus tard, elle était publiée. Le premier volume est une adaptation d'une histoire courte publiée par mon père<sup>(5)</sup>. C'était sa version de mon histoire d'amour. Quand je l'ai lue, j'étais jeune, furieuse et triste. Moi, j'étais amoureuse et je voulais réussir cet amour ! C'est comme ça que j'ai réalisé le second tome, pour dire ma version, transformer quelque chose de douloureux en du positif.

*« David, les femmes et la mort, une ode à la vie, à la transmission... »*

**64\_p.** : Ton 3<sup>ème</sup> album, c'est une somme de près de 300 pages réalisées en couleurs directes.

**J.** : C'est un énorme boulot. Je voulais aborder la perte d'un être proche, même si je me suis inspirée de faits réels, le cancer n'est qu'un prétexte, c'est une pure fiction. C'est une histoire de femmes, de filles et ça c'est une construction littéraire. Le père malade, c'est un soleil, autour tournent les planètes, sa femme, ses filles, sa petite fille. Des regards féminins différents. J'ai surtout creusé dans les sentiments et les émotions féminines. Je suis une fille, ma maman est une fille et j'ai une fille... C'est une belle construction. J'aime qu'un livre soit bien construit, qu'il s'agence parfaitement, les couches différentes, les boucles, les références enrichissent le tissu des émotions. C'est une

réussite si le lecteur n'en est pas conscient, mais il doit le ressentir !

C'est la force de cet album, l'histoire est minimaliste. C'est la mort d'un homme, une mort annoncée, programmée. On le sait dès qu'on ouvre le livre, ce n'est pas spectaculaire. Non. Tout l'intérêt est dans les liens qui se créent entre les personnages, le soleil et ses planètes. Comme pour un tissu, les fils croisés donnent les couleurs, les nuances de l'histoire. Je pense avoir réussi !

*« Cela commence par une naissance et cela finit par une mort, mais le mort sourit ! Il sait qu'il a transmis une part essentielle »*

**64\_p.** : C'est une réelle réussite.

**J.** : Cela commence par une naissance et cela finit par une mort, mais le mort sourit ! Il sait qu'il a transmis une part essentielle de lui-même. C'est une ode à la vie qui ne peut exister sans la mort. Cette peur intense, ce trou noir, qui nous attend mais, surtout, nous fait vivre. Nous donne les raisons de vivre.

**64\_p.** : Parle-nous de tes choix techniques...

**J.** : J'ai choisi l'aquarelle et un feutre fin qui ne coule pas. J'ai choisi une aquarelle belge, une qualité haut de gamme à la cire d'abeille. Les petits blocs ne sont pas durs mais mous, je suis tombée amoureuse des couleurs. Je voulais utiliser la couleur pour donner toutes les nuances des émotions, l'histoire parle beaucoup d'eau, de lacs, de rivières, le bébé naît dans l'eau... Je voulais avoir cette transparence. David au fil de l'histoire s'estompé lentement.

C'était un énorme boulot. Au début, je ne savais pas bien le faire, j'ai dû m'entraîner. Deux ans pour arriver à des résultats qui me satisfaisaient. L'album, c'est deux ans et demi de travail au total. Mon scénario est très précis, chaque action est découpée, détaillée et le dialogue est fixé, définitif. Je ne suis pas du genre à improviser.



© Judith Vanistendael - Lannoo

**64\_p.** : Tu apparais pourtant comme quelqu'un de très libre, très spontanée... Et dans l'aquarelle tu ne peux pas tout contrôler !

**J.** : Avec l'aquarelle, tu ne fais jamais exactement ce que tu veux. Mais tu apprends à maîtriser les techniques, ton matériel, la densité des couleurs. Prenons le séchage des couleurs, selon que tu le hâtes ou non, tu modifies la forme, la couleur, la densité, la lumière, donc les émotions... Après 300 pages, tu sais exactement ce que tu fais ! D'ailleurs, cela se voit au fil des pages, ma technique est plus sûre.



**64\_p.** : Et ton prochain album, toujours à l'aquarelle ?

**J.** : Non ! Ce sera 400 pages aux crayons de couleurs ! Il est écrit, dialogué, découpé avec

des petits croquis préparatoires... Il me reste à le dessiner ! Mon éditeur, Le Lombard, m'a donné un an. Je suis désespérée ! Je suis lente, longue à démarrer. Je dois trouver mon rythme et puis ça va...  
Je dis que je prépare une histoire de flingues et de bagnoles (rires) qui se passe dans le

*« Après 200 pages à l'aquarelle, tu maîtrises la technique ! »*

Pays Basque, sur la route de Saint-Jacques de Compostelle. Ce sera très prégnant, très intérieur, très émotionnel...



Il y a quelques temps, j'avais besoin de ruptures, de me ressourcer et j'ai entrepris de faire la route de Compostelle. Sur le trajet, j'ai rencontré Marco, un écrivain sévillan, qui avait vécu une histoire incroyable. Il avait quitté sa ville du sud-est pour devenir garde du corps de politiciens menacés par l'ETA<sup>6</sup> dans le pays Basque. Pendant quatre années, il a vécu avec la peur de la mort, de la vie. Il y a perdu sa femme, ses amis, tout. Il était brisé et voulait écrire un livre sur cette expérience et je lui ai proposé d'en faire un scénario de BD. Cela s'appellera « El Salto », le saut.

**Judith Vanistendael** réalise aussi des livres pour enfants et des romans illustrés pour jeunes lecteurs. D'abord uniquement en néerlandais, ces albums commencent à être traduits en plusieurs langues dont le français.  
Elle prépare, pour son jeune public, un « Macbeth » d'après Shakespeare.



© Judith Vanistendael

- (1) « Une Maison Tranquille » chanson de Guy Béart (1971).
- (2) Matongé, quartier congolais d'Ixelles.
- (3) SLRB : Société du Logement de la Région Bruxelloise.
- (4) Petit Château : ancienne caserne située le long du canal, devenue lieu d'hébergement ouvert pour les demandeurs d'asile.
- (5) Geert Van Istendael, journaliste et écrivain néerlandophone.
- (6) ETA (Euskadi Ta Askatasuna, Pays Basque et Liberté) était une organisation indépendantiste et terroriste.

<https://judithvanistendael.wordpress.com>

#### Des livres :

*La jeune fille et le nègre, papa et Sophie, tome 1* – Acte Sud, An 2, 2007  
*La jeune fille et le nègre, Babette et Sophie, tome 2* – Acte Sud, An 2, 2007  
*David, les femmes et la mort* – Le Lombard 2013



# Mafalda ne joue pas à la poupée

LA VIE EST BELLE, MAIS LE MALHEUR  
C'EST QU'IL Y A BEAUCOUP DE GENS  
QUI CONFONDENT BELLE ET FACILE.



Quino dessine Mafalda sans équivoque : courte sur pattes, grassouillette, hirsute, le visage en haricot, elle serait à l'opposé des canons imposés par la mode. Mafalda et Barbie sont de la même génération triomphante des golden sixties et de la société de consommation (comme Gaston Lagaffe, soit dit en passant). La sauterelle blonde à la poitrine opulente et aux jambes interminables naît en 1959 aux USA, tandis que le petit boudin qu'aucun prince charmant ne transformera en princesse voit le jour en 1964 en Argentine.

Les circonstances de leurs naissances valent la peine d'être rappelées. Barbie a été créée parce qu'une femme d'affaires, Ruth Handler (Future fondatrice des jouets Mattel) avait constaté que sa fille Barbara - Barbie en est le diminutif - confiait

*« Mafalda et Barbie sont de la même génération triomphante des golden sixties »*

des rôles d'adultes à ses poupées. Mafalda suit une trajectoire tout autre, car c'est l'agence de publicité chargée de promouvoir une gamme de produits électroménagers qui imposa à Quino d'imaginer des personnages qui ressembleraient aux séries à succès du moment, Peanuts, Blondie ; et dont le nom



devait commencer par la lettre M, ou Ma, Mansfield étant le nom de l'entreprise commanditaire. Fabriquée pour des besoins commerciaux, Mafalda devient vite l'image de la contestation du consumérisme, tandis que Barbie qui s'ancre dans une particularité d'enfance génère une succes-story financière de portée planétaire.

Mafalda a l'âge de Barbara. Mais on la voit rarement jouer à la poupée, sa moche et rudimentaire peluche pour laquelle elle choisit un divan de psychanalyste plutôt qu'un berceau. Ailleurs, Mafalda s'oppose à la dissection du jouet parce qu'elle sait ce qui se trouve à l'intérieur : des inhibitions. Une seule fois elle tient un ourson dans les bras, mais comme prétexte à discourir de l'état du monde !



Ailleurs, elle promène un poupon pour se convaincre de l'existence de son instinct maternel. Peu de gags en dix ans, qui se détournent des traditionnels jeux de poupées. Il s'agit de rappeler que « poupée » vient du latin « pupa », signifiant « petite fille ». Ceci explique peut-être cela. Si Mafalda y joue si peu, c'est qu'étant elle-même une « pupa »,

*« Fabriquée pour des besoins commerciaux, Mafalda devient vite l'image de la contestation du consumérisme »*

elle est fruit de l'imagination de son père, Quino, qui n'aurait ainsi nul besoin d'inventer une prothèse superflue. Pourquoi les enfants jouent-ils avec des poupées, sinon pour simuler les relations qu'ils vivent, éprouvent, et redoutent ? On dirait une thérapie, qui est éventuellement un apprentissage de la vie ou encore une manière de résoudre les conflits. Le jeu de poupée dispose d'un avantage énorme vis-à-vis de la réalité : le joueur (ou la petite joueuse) décide de tout, ses personnages objets - asexués souvent, sauf Barbie - étant dénués de la moindre volonté. Le petit d'homme peut donc y satisfaire son besoin de domination des autres et de pouvoir, Dieu omnipotent à qui rien ni personne ne résiste. Jouer avec des poupées, choses inertes à qui on prête vie pour un temps, permet aussi de peupler sa solitude, de se fabriquer et inventer la complexité d'un monde alors qu'on est seul. Mafalda n'éprouve nul besoin de jouer à la poupée parce qu'elle s'inscrit directement dans le monde tel qu'il est, où les adultes jouent à se faire la guerre pour du vrai, à se haïr de même. Barbie, jolie miss monde, dégoulinante de beauté et de soumission, s'oppose à Mafalda, hérissée par le spectacle d'un monde qui ne tourne pas rond.

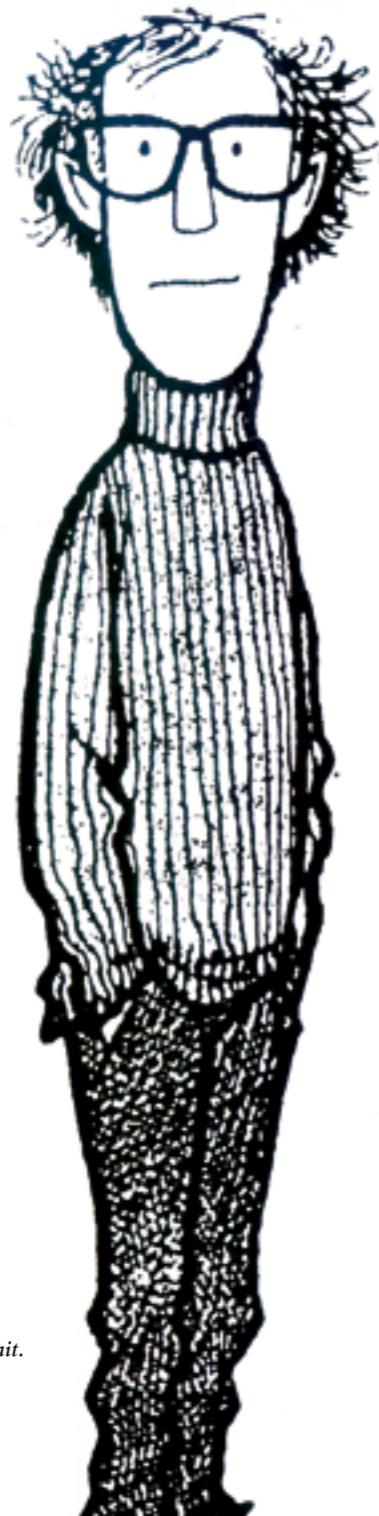


Puisqu'elle vit la réalité concrète, économique, politique des adultes, Mafalda ne ressent aucun besoin de vivre en imagination ou par procuration. En contraste, sa copine Susanita rêve sa vie, se projetant sans cesse dans l'avenir idéal, comblée par un prince charmant qui ne se serait pas encore transformé en vilain mari. Ils seront heureux et auront beaucoup d'enfants, ils seront épargnés par les aléas de la vie. Susanita et la mère de Mafalda, deux farces d'une même pièce ! Car la jeune mère était une pianiste promise à un avenir brillant. Elle a choisi de quitter l'université par amour, la voici désormais femme au foyer, à passer ses journées prisonnière de l'intendance, faire les courses, lessiver, préparer la soupe, chasser les poussières...

### « Susanita et la mère de Mafalda, deux farces d'une même pièce ! »

Ce renoncement lui coûte cher, ce que ne manque jamais de lui faire remarquer, cruellement, sa fille. Pourquoi et pour qui se sacrifier ? Que signifie « réussir sa vie » ? Qu'est-ce qui empêche la plupart des humains d'êtreindre le bonheur ? A travers la mère de Mafalda, voici peut-être les questions centrales de la série. Questions millénaires auxquelles nombre de philosophies ont tenté de répondre de diverses manières, partout dans le monde, depuis la nuit des temps. En nommant sa fille « Mafalda », la maman (et Quino) a décidé davantage qu'un prénom, puisque en espagnol, « falda » signifie « jupe », et « Ma » le diminutif affectueux de « maman ». Ce prénom ne peut donc avoir aucun pendant masculin, comme on le voit souvent avec les suffixes « ie », « ia », « ne » ou « ette » comme dans Aurélie, Victoria, Jeanne ou Pierrette. Mafalda, un prénom en accord avec des revendications dont le féminisme ne serait que la pointe de l'iceberg... Mafalda,

Quino :  
autportrait.



une Indignée, déjà ? Quand elle regarde la vitrine d'un magasin de jouets, les poupées sourient tandis que la foule des passants au dehors tire la gueule. Le verre à moitié plein pour les poupées, à moitié vide pour les vivants. Barbie est un fantôme à acheter ou que l'on reçoit en cadeau, tandis que sa petite consoeur nous jette au visage le quotidien et son incessant cortège de problèmes, petits et grands, d'ici et de là, d'hier et de demain. Si

### « Mafalda, une Indignée, déjà ? »

Mafalda célèbre ses cinquante ans cette année, il est à parier que la gamine intéressera bien du monde pendant longtemps encore, partout sur la planète, car Quino dresse avec sa création un cadastre des relations entre les individus, les groupes humains, les nations. Il constate que rien n'a changé depuis des millénaires et que, sauf renversement improbable, rien ne devrait changer de sitôt. Pas même un jeu de poupée.



# Johnson m'a tuer

de Louis Theillier

Lorsqu'en 2011, le directeur de Johnson Matthey annonce la fermeture de l'usine bruxelloise, 300 salariés se retrouvent sur le même bateau paré pour le naufrage. Une longue période de négociation va commencer.



Si l'on compte 4 personnes par famille, 1200 personnes sont directement mises en danger pour permettre à une multinationale excessivement bénéficiaire d'engendrer, par la délocalisation en Macédoine, plus de profits en bénéficiant de millions d'euros d'aides publiques et en payant nettement moins les nouveaux ouvriers.

Parmi ces ouvriers, Louis Theillier décide de passer à l'action en s'improvisant à sa manière à la fois reporter infiltré et dessinateur de bandes dessinées.

« Johnson m'a tuer » n'est pas un album comme les autres et s'inscrira probablement dans l'histoire de la bande dessinée à un moment où les éditeurs louvoient dans la surproduction.

Certes, les BD autobiographiques existent par centaines depuis longtemps, la BD reportage n'a de cesse de se développer depuis la sortie de « Pyongyang » de Guy Delisle et continue à prouver que cette nouvelle forme de récit permet de transcender un mode d'expression aux possibilités sous-estimées (la Revue dessinée et XXI comptent parmi les meilleurs reportages BD).

« Johnson m'a tuer » se démarque des autres parce qu'a priori, Louis Theillier n'était pas destiné à devenir auteur de bande dessinée et qu'il le réalise dans l'unique but de rendre visible une situation particulière cherchant à créer un média pour toucher le grand public et ainsi lutter contre l'invisibilité du monde du travail.

C'est donc par nécessité et non par passion de la BD qu'il réalise cet album.

Conscient de l'efficacité du médium, il relate dans l'urgence, avec des stylos-bille (outil d'un amateurisme assumé) et du papier machine, le conflit qui s'engage et l'inexorable chemin de croix vers la fermeture. Entouré de ses collègues, il nous livre spontanément un récit unique, écrit et dessiné sur le vif, à mi-chemin entre journalisme d'investigation et photoreporter.

Prendre la parole et dessiner chaque situation en séquences, en strips, ajustant textes et images, c'est pour lui le meilleur moyen de se rendre compte de la situation, c'est une alternative aux médias traditionnels, c'est sur-



tout le développement d'un objet hybride au croisement de différents modes d'expressions complémentaires. Et Louis Theillier ne se contente pas de raconter ce qu'il vit, ce qu'il voit. Il raconte ce qu'il ressent en découvrant ce médium particulier aux potentialités fascinantes et inexplorées. C'est la magie du dessin qui engendre la réaction des collègues, l'efficacité et la synthèse du récit qui permet aux lecteurs de se laisser emporter par la lecture.

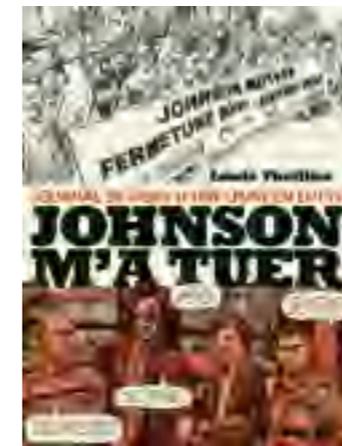
Présenté en interne par le biais d'une micro édition à ses 300 collègues tout au long du conflit social, puis sur un blog pour toucher un plus large public, l'ouvrage « Johnson m'a tuer » est paru chez Futuropolis en mai 2014. La bande dessinée serait-elle devenue un médium à la portée de tous, facile à mettre en œuvre pour relater un événement singulier ? J'en doute. Louis Theillier a mis à profit un savoir faire en dessin appris dix ans auparavant aux Beaux-arts. De plus, il fait partie sans aucun doute de ces artistes, ces conteurs d'histoires qui, intuitivement, comprennent le jeu des codes spécifiques du récit graphique, des mécanismes narratifs et de la force de la cohabitation du texte et du dessin. Il n'est pas juste un ouvrier qui à un moment est témoin d'un événement marquant. Il a radicalement fait les bons choix : un réalisme documenté, précis ; un dessin qui renonce à tout artifice ; un découpage rythmé par une bonne alternance - texte, bulles, close-up, panoramique ; l'utilisation du stylobille...

Son dessin est dur, violent, rebelle, sensible et vivant. Un dessin sans complexe, sans fioriture qui se rapproche du lecteur universel et lui fait vivre cette émotion, cette tranche de vie, parce que lui-même l'a vécue de l'intérieur.

« Johnson m'a tuer » n'est sans doute pas un one-shot, il a révélé un auteur et on le retrouvera face au réel, crayon à la main pour la réalisation d'autres projets.

Il fait partie des fondateurs du projet MEDOR, un trimestriel belge d'enquêtes et de récits, un nouveau processus pour construire l'information. A paraître prochainement.

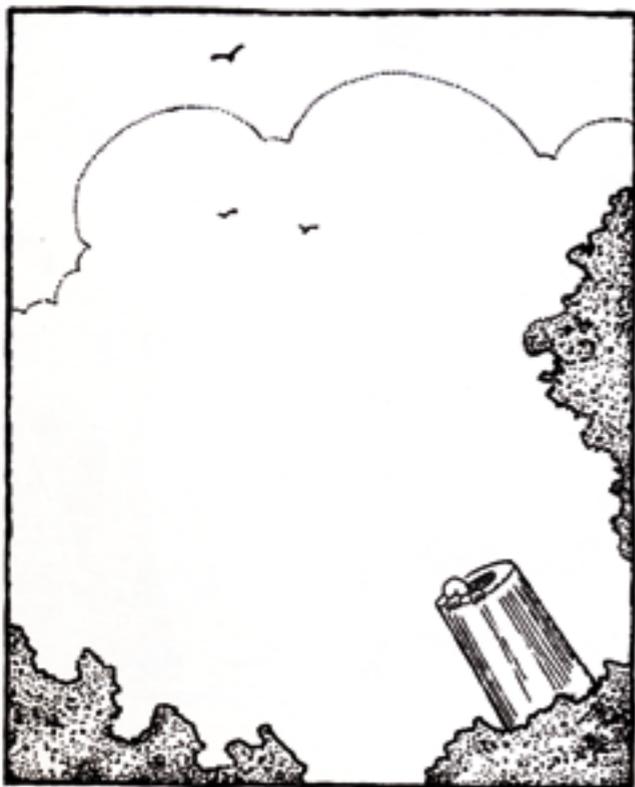
Une chose est sûre, c'est la fermeture de l'usine qui lui a ouvert cette porte.



> Soutenez Médor sur [www.medor.coop](http://www.medor.coop)  
> Johnson m'a tuer - journal de bord d'une usine en lutte - Futuropolis, 2014

# Glen Baxter,

entre hasard et nécessité



TOUS LES WEEK-ENDS, ON M'EXPÉDIAIT  
CHEZ MES GRANDS-PARENTS

**G**len Baxter raconte cette anecdote : gamin, son père l'envoya faire quelque course dans un magasin. Bègue, l'enfant s'entraîna longuement à sortir la phrase adéquate d'une traite, ce qu'il fit avec brio. Sauf... qu'il avait poussé la porte de la mauvaise boutique ! Un tel incident suffit-il à nourrir l'oeuvre d'une vie ? Oui, à condition d'en construire un travail sur les signes, et de jouir d'un environnement social disposé à accueillir ce genre de questionnement, ce qui est le cas puisque la communication est au centre de bien des préoccupations actuelles.

Sans vouloir « psycholer », quelque chose de ce traumatisme transpire dans chacune des propositions de l'auteur. Il y a les mots. Il y a l'image. Qui jamais ne se mélangent ou se complètent comme aime pourtant à le faire la bande dessinée. Il faut lire les textes originaux de Glen Baxter, en anglais, afin d'en savourer la subtilité, la précision, la jouissance du mot, la tournure de phrase. Personne ne parle de la sorte, jamais, il s'agit d'une langue écrite et ciselée à partir du riche terreau culturel redevable autant à Shakespeare qu'à Dickens, Edward Lear, Lewis Carroll, James Joyce, parmi tant d'autres. A l'inverse – quitte à le signaler durement – on perçoit immédiatement les sources de seconde zone qui génèrent l'iconographie, des illustrations de piètre qualité réalisées par des graphistes peu doués.

*« lire, écrire, parler et voir  
sont des opérations qui,  
parfois, ne peuvent s'en-  
tendre ni se synchroniser »*

Et pourtant... Si toute la malice de Glen Baxter tenait dans cette distance entre la plus belle des qualités pour les mots, et le bas de gamme pour les images ? Une manière de dire que, lire, écrire, parler et voir sont des opérations qui, parfois, ne peuvent s'entendre ni se synchroniser. Revenant sur son passé de gamin bègue, Glen Baxter dit encore qu'il

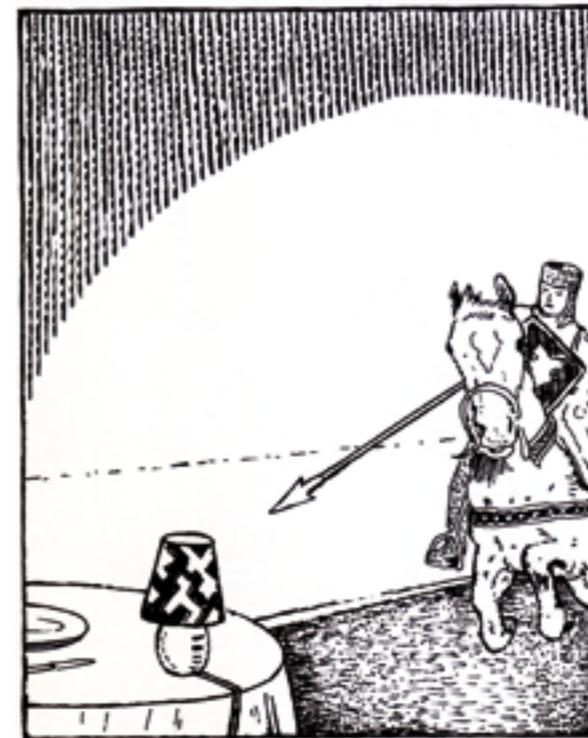
« ne pouvait pas demander un ticket de bus sans visualiser la question dans le ciel comme une légende ». Voilà qui expliquerait pourquoi ce mode verbal sophistiqué devait cohabiter avec le peu de virtuosité apparent du dessin, et donc la pseudo « maladresse » organisée du graphisme.

*« la relation du texte à  
l'image chez Glen Baxter  
n'a jamais rien d'aléatoire »*

On se souvient de la formule de Lautréamont : « comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ! ». « Fortuite » en est le mot central. Et si l'art de Glen Baxter était d'interroger cette idée ? Ainsi, la phrase « Tous les week-ends, on m'expédiait chez mes grands-parents » est des plus neutres. De même rien ne détonne dans l'image du canon d'un fusil pointé sur des oiseaux hauts dans le ciel. On aperçoit alors un détail insignifiant, dans le coin de l'image, en bas, à droite, quelque



JE SAVAIS QUE MES CHANCES ÉTAIENT  
MINCES, MAIS SI J'ARRIVAIS À MAINTENIR  
LES FOURMIS EN RANGS SERRÉS,  
J'ATTEINDRAIS PEUT-ÊTRE CAMP MORESBY  
AVANT L'AUBE...



SIR HENRY DE BOISFAUCON AVAIT  
UNE NETTE PRÉFÉRENCE POUR  
LES APPLIQUES MURALES À  
ABAT-JOUR PLISSÉ COULEUR PASTEL

chose qui émerge du canon (une tête, deux petites mains ?). Le lien – improbable – s'établit alors en toute évidence, c'est par canon qu'est expédié le gamin... Lire « Sir Henry de Boisfaucou avait une nette préférence pour les appliques murales à abat-jour plissé couleur pastel » implique déjà l'image d'un aristocrate soucieux dans le moindre détail de son intérieur de bon goût. Quel est donc le choc de voir déborder sans nuance et à pleine charge un cavalier issu d'un tournoi moyenâgeux ! Les décalages culturels et dans le temps sont ici invraisemblables. Même des plus ténues, peu crédible, imprévisible toujours, la relation du texte à l'image chez Glen Baxter n'a jamais rien d'aléatoire. C'est un petit jeu que la trouver, tellement évidente... après coup.

# A pas de loups

**P**endant vingt-cinq ans, Laurence Nobécourt a transmis sa passion des livres aux enfants de maternelle et de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> primaire. Enseignante, elle ne s'est pas contentée de leur offrir une bibliothèque idéale où figuraient les meilleurs titres de Tomi Ungerer, elle leur a fait rencontrer nombre d'auteurs et illustrateurs de talent (dont Mario Ramos), elle les a même fait participer à une expérience d'écriture collective qui a réuni autour de Quentin Blake des centaines d'écoliers de toute l'Europe. Elle adore toujours ce métier... mais en 2013, elle a sauté le pas, elle a fondé sa maison d'édition A pas de loups, elle est devenue éditrice d'albums pour la jeunesse. Résultat d'une longue réflexion et de contacts extrêmement fructueux. Avec Albertine, auteur vedette de La Joie de Lire (*Bimbi, Dada, Ligne 135*), lauréate du Prix Sorcières et de la prestigieuse Pomme d'Or de Bratislava, qui lui offre les dessins de son exposition sur le thème du cirque. Avec Cécile Gambini, publiée par Albin Michel, Nathan, Le Poisson Soluble et Rue du Monde, qui lui permet de rééditer son fameux *Bagbada*, épuisé au Seuil. Avec Cécile Roumigière (romancière à succès, Prix Janusz Korczak pour Pablo de La Courneuve paru au Seuil en 2010) associée à l'artiste Carole Chaix qui lui confie leur étonnant *Sur un toit un chat*, variation sur notre univers saturé d'écrans, de médias. Démarrer son catalogue avec de telles peintures est un sérieux atout dans un secteur dominé par les éditions Pastel, bureau bruxellois de L'École des loisirs. Française, Laurence Nobécourt, qui vit en Belgique depuis dix ans, y a naturellement basé sa nouvelle activité.



**A pas de loups**

Laurence Nobécourt  
 > [www.apasdeloups.com](http://www.apasdeloups.com)

La plupart des livres publiés ont été entièrement fabriqués chez nous. Ainsi, *Une Girafe sur le toit du monde*, fantaisie, loufoquerie, clin d'oeil au Douanier-Rousseau de la huttoise Sophie Daxhelet (« Cette histoire qui avait paru en plaquette Fureur de Lire ne demandait qu'à être développée »). *Circus* d'Albertine étant un leporello de deux mètres qui nécessitait une main-d'œuvre expérimentée, Laurence Nobécourt s'en est remise à l'imprimeur de Hong Kong qui réalise toute la production de La Joie de Lire.

Elle a découvert que le métier d'éditeur consiste entre autres à rejeter la plupart des projets qui lui sont soumis. Elle en a reçu deux cent cinquante... dont pas un ne présentait un intérêt suffisant ! Il est vrai qu'aujourd'hui, à peu près tout le monde prétend faire des livres pour enfants mais bien peu ont une idée juste et précise des réels besoins de ce public singulier.



En 2015, tout de même, elle proposera quatre nouveaux auteurs et illustrateurs et quelques autres titres d'auteurs belges sont d'ores et déjà en préparation. De toute façon, il faut éviter de trop publier : « L'essentiel est de rester dans la qualité, de faire des beaux livres, et d'être soutenu par les libraires bien qu'ils soient submergés par les productions des grands groupes, Hachette, Gallimard, etc. » Elle a l'expérience des enfants, elle a confiance : « Si on sait transmettre, ils suivent, on peut aller très loin avec eux. Enseignante, j'avais osé travailler sur le design et l'architecture avec des enfants de 7 ans. Ce fut un franc succès. Au point qu'un des enfants est devenu un fan inconditionnel de Philippe Starck... en attendant de prendre sa place plus tard, bien sûr ! ».



# LA POINÇONNEUSE

LES ENQUÊTES IMPERCEPTIBLES  
D'EMILIO AZAR

DÉPUIS 2012 LA POINÇONNEUSE EST UNE STRUCTURE D'AUTO-ÉDITION. ELLE PUBLIE UNE SÉRIE DE FASCICULES INTITULÉE 'LES ENQUÊTES IMPERCEPTIBLES D'EMILIO AZAR'.



CES FASCICULES N'USENT NI ENCRE NI PIGMENT. LEUR PAPIER BLANC EST PERCÉ D'UNE MULTITUDE DE TROUS. CHAQUE TROU FORME UN POINT SOMBRE ET LEUR JUSTAPOSITION PRODUIT DES IMAGES ET DES LETTRES.

N°1

(LE NUMÉRO 1 TOTALISE 13767 TROUS)

CHAQUE FASCICULE SE COMPOSE DE DEUX LONGUES BANDES DE PAPIER ET D'UNE PAGE DE TEXTE.

LES TEXTES SONT ASSEMBLÉS PAR EMILIO AZAR À PARTIR DE CITATIONS D'EDVARD MUNCH, B.S. JOHNSON ET JOSÉ LEZAMA LIMA.

LES IMAGES SONT À LA CHARGE DE FLORIAN HUET. IL S'OCCUPE ÉGALEMENT DE LA PRODUCTION À L'AIDE D'UNE MACHINE QU'IL A LUI-MÊME CONÇUE.

EN PARALLÈLE DES FASCICULES, UNE SÉRIE D'AFFICHES FORMAT RAISIN (50x65CM) TIRÉES À 5 EXEMPLAIRES A VU LE JOUR. LA SÉRIE S'INTITULE 'NOUVELLES BRÈVES D'EMILIO AZAR' ET CHAQUE AFFICHE PRÉSENTE UN GRAND DESSIN ET UNE ANECDOTE BIOGRAPHIQUE CONCERNANT EMILIO AZAR.

YAKIMA 1985  
'MARINS DES TERRES LACRYMALES, LEVEZ-VOUS!  
RÊVES MÉCANIQUES ET LITANIES POUR EMILIO AZAR

LA PLATA 1983  
SOUS LES YEUX DE L'IRRÉEL  
EMILIO AZAR SE VEUT  
DETECTIVE MÉTAPHYSIQUE.

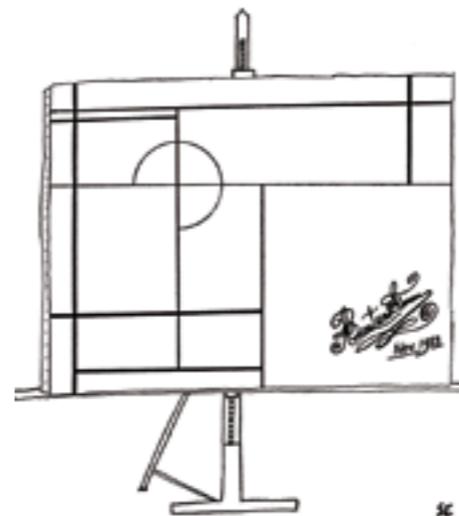
LES FASCICULES ET LES AFFICHES SONT DISPONIBLES À LA VENTE SUR LE SITE [LAPOINÇONNEUSE.WORDPRESS.COM](http://LAPOINÇONNEUSE.WORDPRESS.COM). LES AUTRES PROJETS DE FLORIAN HUET SONT À DÉCOUVRIR SUR [FLOHUET.FREE.FR](http://FLOHUET.FREE.FR).

# Adjugé !

Plusieurs ventes aux enchères de planches originales de BD défraient la chronique ces jours-ci. Les estimations laissent à penser que tout auteur BD, même jeune, deviendrait un jour millionnaire. Vraiment ? Autant jouer au Lotto toutefois, car la formule reste vraie : « beaucoup d'appelés pour peu d'élus ». Le monde de la BD est pareil à celui du show-business, avec ses quelques vedettes aux cachets mirifiques côtoyant des légions de rameurs qui galèrent, des auteurs rigoureux qui jamais ne feront la moindre concession fréquentant des collègues prêts à toutes les compromissions. Et puis, il y a les autres, qui n'entrent dans aucune de ces catégories, ni pauvres, ni riches, ni inconnus, ni célèbres, qui vivent correctement de leur art en étant satisfaits, voire heureux de leur sort.

*« Ce n'est pas nécessairement le plus doué à l'origine qui émerge finalement »*

Le phénomène des enchères BD était prévisible. En effet, le marché de l'art atteignant les sommets que l'on sait, les oeuvres sont devenues impayables sauf pour quelques rares très grosses fortunes ou des sociétés d'investissement. Il a fallu trouver autre chose : le vin, les bagnoles, les joueurs de foot, etc. Les originaux BD qui ont l'immense mérite de provenir d'un art mineur, mais po-



pulaire, de grande diffusion, se révèlent donc une mine d'or. Tous les facteurs sont réunis pour que commence leur exploitation systématique. Ces ventes aux enchères indiquent qu'il en va de la BD comme de tout et de n'importe quoi, la loi du profit est désormais la seule qui compte. Que l'on aime ou pas. On pourrait reprocher aux écoles d'ignorer cette réalité qui atteindra les étudiants comme un coup de poing dès qu'ils affronteront la vraie vie. Car ce n'est pas nécessairement le plus doué à l'origine qui émerge finalement, il

*« L'oeuvre est aussi la gestion de l'oeuvre. »*

ne suffit pas d'être bon, très bon même, de belles études et un joli diplôme ne sont que parties d'un problème bien plus vaste. Qu'est-ce à dire, sinon que sur la table à dessin, à côté des planches, de l'ordinateur, il y a les factures. Travailler en toute sérénité ne peut se faire qu'une fois l'intendance assurée, qui exige au minimum son équivalent en rentrées financières. Nous connaissons tous ces poètes bédéistes maudits qui pourrissent dans autant de caves et de greniers parce qu'ils ont ignoré cette réalité in-

contournable. Vivre de sa BD exige autant un savoir-faire qu'un faire-savoir, la gestion des relations humaines, le souci des médias, l'existence via les réseaux sociaux, la connaissance des chaînes qui régissent l'édition, la production, la distribution, se fabriquer et entretenir un carnet d'adresses efficace, toutes choses qui entourent la création proprement dite. L'oeuvre est aussi la gestion de l'oeuvre. Donc s'organiser en conséquence, s'entourer de compétences s'il le faut. Hergé, Franquin, Zep, Jean Van Hamme (et d'autres qui s'y reconnaîtront) ne sont pas que de doux poètes ou des auteurs rêvant dans leurs bulles. La qualité de leurs oeuvres s'est épanouie aussi parce qu'ils ont été capables de se créer un environnement favorable. Qui fait souvent la différence...





## Centre Belge de la Bande Dessinée

**VB :** Le « Centre Belge de la Bande Dessinée » est souvent présenté comme un musée. La nuance plutôt péjorative de ce dernier mot n'est-elle pas un handicap ?

**Willem Degraeve (directeur de la communication du CBBB) :** il y a 25 ans, les initiateurs de notre institution n'ont pas voulu du mot « Musée » parce qu'à l'époque, en effet, l'image du musée en faisait un lieu tourné vers le passé. Il est significatif qu'un directeur de musée s'appelle toujours un conservateur ! Nous avons toujours voulu, et aujourd'hui plus que jamais, être un centre actif, dynamique, branché sur l'actualité, même si nous disposons dans nos réserves d'un stock important de planches produites il y a longtemps.

**VB :** Le fait que le splendide écrin conçu par Horta soit si impressionnant n'accrédite-il pas l'image d'un ancrage ancien ?

**WD :** Nous savons qu'une partie de nos visiteurs ne se déplace que pour l'architecture du lieu. Ceux-là découvrent la BD par la bande

(si j'ose dire), ce qu'ils n'auraient probablement pas fait sans cela. Mais à voir l'attention portée aux cimaises, il n'y a aucun doute, la bande dessinée reste bien notre core-business. L'architecture du lieu est un moyen d'attirer des gens, surtout des étrangers, qui sans cela ne viendraient pas. Les visiteurs asiatiques sont de plus en plus nombreux, et pour eux Horta ne signifie rien. Toute l'architecture occidentale se vaut, que ce soit Horta ou la Grand place. Nous aurions probablement une réaction identique si nous visitons la Chine ou la Corée... Les autochtones perçoivent des différences que les étrangers ne voient pas.

**VB :** Qu'est-ce que le CBBB apporte à la BD que ne font pas les galeries privées, les librairies, etc ?

**WD :** Nous ne vendons rien. Nous sommes donc d'une totale indépendance vis-à-vis de toute structure commerciale et n'avons pas à nous préoccuper d'une quelconque rentabilité de ce point de vue. L'intérêt d'une démarche

et sa qualité sont nos seuls critères. Bien entendu, nous avons aussi un rôle de vulgarisateurs auprès du grand public, car nous ne voulons en aucune manière jouer la seule carte élitiste ou d'avant-garde. C'est pour cela que nous proposons quatre grandes expositions chaque année, avec le souci de présenter la palette la plus complète possible.

**VB :** Que fait le CBBB pour les jeunes auteurs ?  
**WD :** Sept expositions chaque année leurs sont dédiées au sein de notre Galerie. Il y a des débutants absolus, des écoles, mais aussi des moins jeunes qui n'ont pas encore acquis la notoriété auprès du grand public. Nous tentons de faire coïncider ces expositions avec une publication, afin que que les média s'y

> [www.cbbd.be](http://www.cbbd.be)



## Participez à 64\_page #03



© F.-W. Murnau, Nosferatu

**Réalisez une BD en 6 cases maximum sur le thème : « Mon voisin est un vampire ».**

- Récit de 6 cases (2 de largeur sur 3 de hauteur) sur le thème : « Mon voisin/ma voisine est un vampire ».  
 - Le sujet doit être traité à la manière de Murnau (Nosferatu), Tod Browning (Dracula : Béla Lugosi), Terence Fisher (Christopher Lee), Paul Morissey (parodie), Werner Herzog (Nosferatu, Klaus Kinski), Francis Ford Coppola (Dracula vieux)...

Documentations et liens vers les films sur [www.64page.com](http://www.64page.com)  
 - Les projets au format PDF doivent nous parvenir à l'adresse [64page.revuedb@gmail.com](mailto:64page.revuedb@gmail.com) pour le 15 mars 2015.  
 Les meilleurs seront utilisés comme illustrations pour notre dossier « Patrimoine du 9<sup>ème</sup> art ».



## Abonnez-vous ! 4 numéros + le guide « Balades BD » offert

Abonnez-vous maintenant et recevez directement chez vous en avant-première **64\_page**, revue de récits graphiques.

Recevez 4 numéros (frais de port offerts) + en cadeau de bienvenue, le guide « Balades BD à Bruxelles » (valeur de 15€) reprenant toutes les fresques et les activités BD de la capitale. Merci de verser la somme de 38€ sur le compte de 180°éditions : BE45 3630 5712 8289, avec la mention « 64page » en communication.

Plus d'information si nécessaire : [abo.64page@gmail.com](mailto:abo.64page@gmail.com)

## Sommaire du #03

L'auteur:

*Marc-Antoine Mathieu*



Découverte :

*Brecht Evens*



Patrimoine du 9<sup>ème</sup> art :

*Le Vampire*

**64\_page**, revue de récits graphiques

Trimestriel. #02\_1/2015\_9,50€

Collectif des rédacteurs :

Philippe Decloux (coordination de l'édition),

Vincent Baudoux, Olivier Grenson, Robert Nahum,

Daniel Fano, Docteur Karlov, Angela Verdejo,

Florian Huet.

Conception graphique : Yacine Saïdi.

Illustration de couverture : Judith Vanistendael.

Illustrations de couverture arrière, de haut en bas :

Sacha Goerg, Judith Vanistendael et Quino.

Pour toute information : [64page.revuedb@gmail.com](mailto:64page.revuedb@gmail.com)

Rejoignez-nous, actualités et liste des points de vente sur :

[www.facebook.com/64page](https://www.facebook.com/64page)

[www.64page.com](http://www.64page.com)

Editeur responsable : Robert Nahum.

© 180° éditions

23, rue de Flandre, 1000 Bruxelles, Belgique.

[www.facebook.com/180editions](http://www.facebook.com/180editions)